



BRILL

王國維 Wang Kouo-wei

Author(s): Paul Pelliot

Source: *T'oung Pao*, Second Series, Vol. 26, No. 1 (1928), pp. 70-72

Published by: [BRILL](#)

Stable URL: <http://www.jstor.org/stable/4526887>

Accessed: 21/02/2011 05:13

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of JSTOR's Terms and Conditions of Use, available at <http://www.jstor.org/page/info/about/policies/terms.jsp>. JSTOR's Terms and Conditions of Use provides, in part, that unless you have obtained prior permission, you may not download an entire issue of a journal or multiple copies of articles, and you may use content in the JSTOR archive only for your personal, non-commercial use.

Please contact the publisher regarding any further use of this work. Publisher contact information may be obtained at <http://www.jstor.org/action/showPublisher?publisherCode=bap>.

Each copy of any part of a JSTOR transmission must contain the same copyright notice that appears on the screen or printed page of such transmission.

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.



BRILL is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *T'oung Pao*.

<http://www.jstor.org>

excellent du premier directeur M. Finot, mais aussi, dans une large mesure, à la sollicitude éclairée dont Senart entoura la jeune Ecole dès son berceau. Qu'il s'agisse de la délégation archéologique française en Perse ou en Afghanistan, de l'Association française des Amis de l'Orient, du Comité-conseil du musée Guimet, toujours c'est le nom de Senart qui était évoqué naturellement. Et les hommes ne lui doivent pas moins que les institutions. Nous sommes légion qui, à nos débuts, avons bénéficié de ses conseils et de son appui. Tous nous avons eu en outre l'exemple magnifique de sa vie toute droite, faite de labeur, de conscience et de mesure. Nul n'eut plus que lui le souci élégant du travail probe, l'horreur du faux-semblant et de l'apparence tapageuse. Pussions-nous l'imiter, sinon l'égaliser, et souhaitons de partir comme lui au terme d'une longue vie, sains de corps et l'esprit vigoureux jusqu'à l'heure dernière. Mais de l'avoir vu hier encore parmi nous, si pleinement lui-même, ne fait que rendre plus vive notre peine de l'avoir perdu tout à coup. Il laisse dans nos études un vide que ni le temps, ni l'effort ne sont près de combler.

Paul PELLIOT.

(*Journal des Débats*, 23 février 1928).

王國維 Wang Kouo-wei.

Le 2 juin 1927, 王國維 Wang Kouo-wei s'est noyé volontairement dans le lac du Palais d'Été; il n'avait que cinquante ans et la Chine perd en lui un érudit de tout premier ordre.

Wang Kouo-wei, *tseu* 靜安 Tsing-ngan et 伯隅 Po-yu, *hao* 觀堂 Kouan-t'ang et 永觀 Yong-kouan, était né le 3 décembre 1877 à Hai-ning du Tchō-kiang, où sa famille, originaire de K'ai-fong-fou, s'était réfugiée au XII^e siècle lors du passage des Song au Sud du Yang-tseu. Les ressources des siens étaient limitées. En 1893 et 1897, il échoua aux examens de licence; ses goûts ne le portaient pas vers ces épreuves d'un formalisme rigide et vide. Entre temps, en 1894, il avait appris l'existence de l'„enseignement nouveau”. En 1898, l'année des „réformistes”, il vint à Changhai où il fut bientôt recueilli par M. Lo Tchen-yu, alors à la tête d'un journal agronomique; de là naquit une collaboration que la mort seule a interrompue après trente ans. C'est avec l'aide financière de M. Lo que Wang Kouo-wei, après avoir étudié le japonais et l'anglais pendant deux ans, se rendit en 1901 au Japon d'où il revint, malade, l'année suivante. A ce moment, ce sont les philosophes allemands et anglais qui l'occupent officiellement, mais en même temps l'archéologie et la philologie chinoise exercent sur lui un attrait irrésistible; Kant et Schopenhauer céderont bientôt devant les os inscrits du Ho-nan, les fiches de bois du Turkestan chinois et les manuscrits de Touen-houang. C'est à l'occasion des manuscrits de Toueu-houang, dont j'avais apporté quelques beaux spécimens à Pékin, que je fis là, en 1908—1909, la connaissance de M. Lo Tchen-yu et du groupe d'érudits qui évoluaient alors autour de lui,

蔣斧 Tsiang Fou, 董康 Tong K'ang et Wang Kouo-wei lui-même. Avec Miao Ts'uan-souen et Ye Tch'ang-tch'e à Changhai, et surtout avec M. Lo et ses émules et disciples à Pékin, j'ai eu alors pour la première fois la grande fortune d'entrer en rapports personnels avec ce que la Chine contemporaine a compté de mieux comme philologues et comme archéologues. La Révolution de 1911 devait changer, au moins en apparence, la vie de Wang Kouo-wei: monarchiste convaincu comme son maître M. Lo, il suivit ce dernier au Japon et s'installa avec lui près de Kyōto; tous deux rentrèrent en Chine pour quelques semaines en 1915, puis Wang Kouo-wei quitta définitivement le Japon en 1916 afin d'aller s'occuper à Changhai des publications philologiques et archéologiques que patronait alors Harsoon. En 1919, M. Lo Tchen-yu étant rentré du Japon pour se fixer à Tientsin, Wang Kouo-wei alla se soigner quelque temps dans la nouvelle maison de son maître et ami et parler avec lui des nombreux travaux que tous deux avaient en cours. En 1919 et 1920, l'Université nationale de Pékin avait offert à Wang Kouo-wei une place de professeur qu'il avait refusée; mais en 1922, il consentit à devenir membre correspondant de l'Institut de sinologie qui venait de se créer près de cette Université. Entre temps, le Mongol 升允 Cheng-yun l'avait recommandé à la petite Cour qui entourait encore le jeune empereur à Pékin, et Wang Kouo-wei fut appelé à enseigner au Palais en 1923. Lui et M. Lo Tchen-yu eurent alors accès à ce qu'il restait de livres et d'objets d'art aux mains de l'empereur, mais à la fin de 1924, l'empereur était expulsé du Palais. Wang Kouo-wei demeura fidèle à la monarchie, et rendit visite à l'ex-souverain tant à la Légation du Japon que plus tard à Tientsin. En vain le Tsing Houa College lui assura-t-il une situation matérielle indépendante. Wang Kouo-wei, malade minait et qui avait des soucis de famille désespérait de l'avenir. Au retour d'une de ses audiences à Tientsin, alors que les luttes entre armées rivales se rapprochaient de Pékin, il se décida au sacrifice suprême. Sans qu'on soupçonnât rien autour de lui, il rédigea son testament un soir, dormit jusqu'au matin, passa au Tsing Hua College pour s'y acquitter de devoirs professionnels, y emprunta cinq piastres à un ami, et se fit alors conduire en *rickshaw* au Palais d'Été. Les gardiens entendirent un plongeon, mais les recherches furent longues et on ne retira de l'eau qu'un cadavre. Wang Kouo-wei, marié dès 1896 et père de plusieurs enfants, laissait sa famille presque sans ressources; les manuscrits de ses travaux inachevés devaient aller à M. Lo Tchen-yu. L'empereur détrôné, qui continue de rendre ses édits à Tientsin, a décerné à Wang Kouo-wei le titre posthume de 忠愍 Tchong-k'o et a délégué un prince pour aller lui rendre un dernier hommage. On ne peut que d'incliner devant l'homme qui se tue pour ses convictions, dût son sacrifice paraître vain. Je ne pense pas que la mort volontaire de Wang Kouo-wei ait beaucoup troublé les politiciens ni remué l'âme populaire. Par contre, les amis de la culture chinoise, dans tous les pays, ont ressenti vivement la grande perte qu'ils venaient de faire. Le Tsing Hua College a consacré à Wang Kouo-wei les 240 pages du 3^e numéro

de sa revue d'érudition **國學論叢** *Kouo hio louen ts'ong* (1^{re} année, 1928); *The Yenching Journal*, organe de l'Université **燕京** Yen-king avec laquelle Wang Kouo-wei eut également quelques liens, a étudié dans son n^o 2 (décembre 1927) les contributions de Wang Kouo-wei aux progrès de l'archéologie; la revue *Shinagaku* (IV [1927], 138—158) a publié une bibliographie de Wang Kouo-wei due à M. K. Kanda; les anciens amis de M. Lo Tchen-yu et de Wang Kouo-wei à Kyōto ont tenu une réunion en souvenir du savant disparu et ont consacré à ses travaux la totalité du fascicule 8 et la moitié du fascicule 9 de leur revue *Geimon* de 1927 (t. XVIII). Nous ne pouvons que renvoyer ici à ces publications très complètes, mais en vieil ami de Wang Kouo-wei, qui l'ai souvent cité et qui ai profité maintes fois de son information si étendue et si variée, je tiens à m'associer à l'hommage rendu de toutes parts à notre confrère et au regret poignant de voir son œuvre interrompue. M. Lo Tchen-yu, quand il aidait matériellement le jeune Wang Kouo-wei, avait bien deviné. La Chine moderne n'a pas produit d'érudit qui ait poussé plus avant et dans des directions plus nombreuses. On ne déchiffrerait pas les os inscrits des Yin sans M. Lo Tchen-yu et Wang Kouo-wei; le livre de Chavannes sur les documents chinois de la mission Stein ne doit plus être lu sans les corrections et additions de ces mêmes savants; Wang Kouo-wei a fondé l'étude scientifique du théâtre et du roman chinois; où qu'il ait passé — et il a passé partout —, il a ouvert des voies nouvelles. Dans les dernières années de sa vie, tant sous l'influence du Mongol Cheng-yuu qu'à raison des matériaux apportés par les missions de l'Asie Centrale, Wang Kouo-wei s'était beaucoup occupé des tribus étrangères qui ont vécu en bordure du monde chinois. La dernière œuvre qu'il ait achevée est une édition revue de ses *Recherches sur les Tatar*. On trouvera ces derniers travaux dans le *Kouo hio louen ts'ong* de 1928 et surtout dans l'édition collective des œuvres de Wang Kouo-wei, intitulée **王忠愨公遺書** *Wang Tchong-k'o kong yi-chou*, monument que M. Lo Tchen-yu a élevé pieusement à la mémoire de son meilleur ami.

Paul PELLLOT.